

Les Hauts de Hurlevent (*Wuthering Heights*) appartient à une longue tradition littéraire qui dépeint l'amour comme une émotion douloureuse¹. Au fil des années passées ensemble depuis l'enfance, les célèbres protagonistes du roman, Heathcliff et Catherine, développent l'un pour l'autre un amour qui durera toute leur vie. Pourtant, Catherine décide de se marier à Edgar Linton, un parti plus approprié à son rang social. Surprenant par hasard une conversation de Catherine, qui avouait qu'elle se déclasserait en l'épousant, Heathcliff, humilié, s'enfuit. Catherine part à sa recherche à travers champs et, lorsqu'il s'avère qu'elle ne peut le retrouver, elle tombe malade de désespoir et frôle la mort.

Sur un mode plus ironique, *Madame Bovary* décrit le mariage malheureux d'une femme romantique avec un médecin de province qui, bien qu'ayant la main sur le cœur, ne peut se départir de sa médiocrité : tout au long du roman, il demeure un époux qui ne peut satisfaire les fantasmes romantiques et de réussite sociale plutôt niés de sa femme. Emma Bovary pense avoir trouvé le héros romantique dont elle a si fréquemment rêvé en lisant des romans, en la personne de Rodolphe Boulanger, un fringant propriétaire terrien. Après trois années d'amour clandestin, tous deux décident de s'enfuir pour refaire leur vie. Le jour dit, elle reçoit une lettre de Rodolphe rompant sa promesse. Même si le narrateur a souvent recours à l'ironie pour décrire les sentiments amoureux de son héroïne, il décrit ce moment de souffrance avec compassion :

Elle s'était appuyée contre l'embrasure de la mansarde et elle relisait la lettre avec des ricanements de colère. Mais plus elle y fixait d'attention, plus ses idées se confondaient. Elle le revoyait, elle l'entendait, elle l'entourait de ses deux bras ; et des battements de cœur, qui la frappaient sous la poitrine comme à grands coups de bélier, s'accéléraient l'un après l'autre, à intermittences inégales. Elle jetait les yeux tout autour d'elle avec l'envie que la terre croulât. Pourquoi n'en pas finir ? Qui la retenait donc ? Elle était libre. Et elle s'avança, elle regarda les pavés en se disant : « Allons ! Allons ! »²

Même si au regard de nos critères la douleur de Catherine et d'Emma semble extrême, elle reste intelligible. Pourtant, comme ce livre entend l'affirmer, la souffrance amoureuse dont font l'expérience ces deux femmes a changé de teneur, de cou-

leur, de texture. En premier lieu, l'opposition entre la société et l'amour, dont témoigne la douleur de ces deux femmes, n'a plus guère cours. Il n'existerait effectivement aujourd'hui que peu d'obstacles économiques ou peu d'interdictions normatives empêchant Catherine ou Emma de faire de leur amour leur seul et vrai choix. Il s'agit plutôt aujourd'hui d'obéir aux diktats du cœur, et non à son milieu social. Deuxièmement, une petite troupe d'experts aurait maintenant toutes les chances de se précipiter au secours d'une Catherine hésitante et du mariage sans passion d'Emma : conseillers psychologiques, spécialistes de la thérapie du couple, avocats spécialisés dans le divorce, experts en médiation s'approprieraient massivement les dilemmes privés de futures mariées ou d'épouses accablées par l'ennui pour se prononcer chacun à leur sujet. En l'absence de l'aide d'experts (ou conjointement à elle), les homologues modernes d'Emma ou de Catherine partageraient le secret de leur amour avec d'autres, le plus vraisemblablement avec des amies, ou, à tout le moins, avec d'occasionnels ami(e)s anonymes rencontrés sur Internet, atténuant de cette façon la solitude de leur passion. Entre leur désir et leur désespoir, s'écoulerait un large flot de mots, d'auto-analyse et de conseils amicaux ou professionnels. Une Catherine ou une Emma moderne consacrerait un temps considérable à réfléchir à sa souffrance et à en parler, et en trouverait probablement les causes dans sa propre enfance (ou dans celle de ses amants), dans les ratés de cette enfance. Elle retirerait un sentiment de fierté non pas d'avoir connu ce chagrin, mais précisément de l'avoir surmonté au moyen de tout un arsenal de techniques thérapeutiques de *self-help*³. La douleur amoureuse moderne génère une glose presque infinie, qui se propose tout à la fois de la comprendre et d'en extirper les causes. Mourir, se suicider ou fuir dans un couvent sont autant de choix qui n'appartiennent plus à nos répertoires culturels, et il va sans dire qu'ils ne sont plus synonymes d'aucune gloire. Cela ne veut pas dire que nous, « post »- modernes ou modernes « tardifs », ne savons rien de la souffrance de l'amour. Il est même possible que nous en sachions plus que celles et ceux qui nous ont précédés. Mais ce que cela

¹ Emily Brontë, *Hurlevent*, [1847] trad. de l'anglais par J. et Y. de Lacretelle, Paris, Gallimard, « Folio », 2005.

² Gustave Flaubert, *Madame Bovary* [1857], in *Œuvres I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 479.

³ Littéralement, l'« aide à soi-même », un terme souvent traduit aujourd'hui par « développement personnel ». Nous ne l'avons pas traduit ainsi : les techniques ici évoquées ont pour objet d'améliorer la performativité de l'individu en matière d'intersubjectivité et ne relèvent que peu des pratiques *new age* souvent désignées par le vocable « développement personnel », trop vague. (N.d.T.)

suggère, c'est que l'organisation sociale de la souffrance amoureuse a profondément changé. (...)

En fait, peu de nos contemporains ont été épargnés par les souffrances que les relations intimes provoquent. Ces souffrances prennent plusieurs formes : accumuler les déconvenues dans sa quête du prince charmant ou de la belle princesse ; se lancer dans des recherches Internet sisyphéennes ; rentrer seul chez soi après une tournée des bars, une soirée ou un rendez-vous arrangé... Les souffrances ne s'évanouissent pas pour autant lorsqu'une relation s'instaure, prenant la forme de l'ennui, de l'angoisse ou de la colère, de disputes et de conflits douloureux, et aboutissent à la déconfiture, au doute sur soi-même, à la dépression engendrée par les ruptures ou les divorces. Et ce ne sont là que quelques exemples qui montrent combien la quête amoureuse est devenue une expérience douloureuse. Si la sociologue pouvait entendre les voix des hommes et des femmes recherchant l'amour, elle entendrait une litanie, puissante et interminable, de plaintes et de gémissements.

En dépit du caractère très répandu et presque collectif de ces expériences, notre culture affirme avec insistance qu'elles sont le résultat de psychés défaillantes ou immatures. D'innombrables manuels de développement personnel et groupes d'entraide prétendent nous aider à mieux gérer nos vies amoureuses en nous sensibilisant aux mécanismes inconscients qui œuvrent à nos propres défaites. La culture freudienne dans laquelle nous baignons a affirmé haut et fort que l'attirance sexuelle est liée à nos expériences passées, et que la préférence amoureuse se forme au cours des premières années, dans la relation de l'enfant à ses parents. (...)

La croyance profondément enracinée que nos malheurs sont le fruit direct de notre histoire psychique, que la parole et le savoir sur soi ont des vertus curatives, et que l'identification des motifs et des sources de nos déboires aide à les surmonter a porté à son apogée l'industrie du *self-help*. Les souffrances de l'amour sont aujourd'hui seulement attribuées à l'individu, à son histoire privée, et à sa capacité à se façonner lui-même.

Précisément parce que nous vivons à une époque où l'idée de responsabilité individuelle règne en maître, la vocation de la sociologie reste essentielle. De la même manière qu'il était audacieux, à la fin du XIX^e siècle, d'affirmer que la pauvreté n'était pas le fruit d'une moralité douteuse ou d'une faiblesse de caractère mais le résultat d'un système d'exploitation économique, il est désormais urgent d'affirmer que les échecs de nos vies privées ne sont

pas – ou pas seulement – le résultat de psychés défaillantes, mais que les vicissitudes et les malheurs de nos vies amoureuses sont le produit de nos institutions. (...) Des enfances dysfonctionnelles ou des psychés insuffisamment conscientes d'elles-mêmes ne sont pas l'explication de ces maux, dont l'origine doit plutôt être trouvée dans l'ensemble des tensions et des contradictions sociales et culturelles qui structurent désormais les moi et les identités modernes.

Eva ILLOUZ, *Pourquoi l'amour fait mal*, 2012.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 399 mots en 100 mots \pm 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.